

RENCONTRE

"CE QUI FAIT TENIR C'EST LES AUTRES"

PAR MARION RUGGIERI

Danielle Mérian
Tania de MontaigneNous n'avons pas fini
de nous aimer."J'ai pu remettre un appareil
et un robinet de service pour accéder
aux réseaux câblés de la commune
en 1995 et 2000."

C'était après les attentats du 13 novembre, vingt-huit secondes sur BFMTV qui ont fait l'effet d'un baume. Danielle Mérian appelait d'une voix forte à « fraterniser avec les musulmans qui exercent leur religion librement et gentiment » et à relire « Paris est une fête », de Hemingway. Dans « Nous n'avons pas fini de nous aimer », cette avocate de 78 ans se raconte sous la plume de l'écrivaine Tania de Montaigne.

ELLE. Qu'est-ce qui vous a plu chez Danielle Mérian ?

TANIA DE MONTAIGNE. C'est une femme libre, en ce sens qu'elle ne s'offre pas, elle n'est pas là pour faire plaisir, elle n'a pas peur de l'autre, c'est rare. Certains sont assis sur leurs certitudes, elle est assise sur ce qu'elle ne sait pas. C'est comme ça qu'à 75 ans elle a découvert l'excision et est devenue présidente de l'association SOS Africaines en danger.

ELLE. On découvre aussi dans votre livre que Danielle Mérian a eu un père résistant, une vie d'infatigable militante, qu'elle a récemment adopté un enfant...

T.M. Danielle, c'est une vie française. Depuis longtemps, l'opinion que nous avons de nous-même dans ce pays n'est pas très jolie. Il y a ce sentiment de contrition dont on ne sort pas grandi. On se voudrait spectaculaire et, comme on ne l'est pas, c'est décevant ! Or, il existe un entre-deux : ni extraordinaire ni minuscule. C'est déjà pas mal.

ELLE. Dans votre dernier roman, « Noire », vous racontiez l'histoire de Claudette Colvin, une Rosa Parks oubliée, encore une femme révoltée ?

T.M. Ce sont deux femmes qui, à un moment, face à l'insupportable, se saisissent de ce qu'elles sont pour le dire. J'ai grandi dans un environnement, la cité, qui suscite beaucoup de projections. Les filles doivent être des victimes et les garçons brûler des voitures pour qu'on s'y intéresse. Or, ceux qui m'ont aidée sont une nourrice, une voisine, une assistante sociale... Des gens qui sont là, avec ce qu'ils sont, mais qui ont une exigence de ce que les choses devraient être. Ce qui fait tenir, c'est les autres. « NOUS N'AVONS PAS FINI DE NOUS AIMER », de Danielle Mérian, avec Tania de Montaigne (Grasset, 141 p.). Et aussi : Tania de Montaigne interprétera « Noire », le 14 décembre, au Centre dramatique national d'Orléans.

PREMIER ROMAN

EN FINIR AVEC L'ENFANCE

PAR JEANNE DE MÊNIBUS

Un malentendu pèse sur les êtres solaires : leurs bons mots et leur énergie laissent à penser que les rosseries de l'existence glissent sur eux. Bien souvent, ce sont des caméléons passés maîtres dans l'art d'attirer la lumière pour dissimuler les gouffres sur lesquels ils se sont construits. Le narrateur de ce récit est l'un de ces hybrides, homme accompli, brillant, cynique, traçant un chemin de réussite que rien ne peut contrarier. Pourtant, à l'âge de 12 ans, il fut enlevé par un prédateur sexuel à la sortie de l'école, et violé avant d'être relâché. Trois heures de torture psychique et physique – certaines pages frisent l'insoutenable – au cours desquelles on voit un jeune esprit buter sur l'exigence de satisfaire l'adulte pour sauver sa peau. Autour de ce traumatisme figé dans le présent se déploient toutes les autres temporalités. La prime enfance, à l'ombre d'un grand frère disparu trop tôt. L'âge adulte où cette cassure a transformé un enfant sensible en un guerrier déconnecté de ses émotions. Porté par une plume d'une précision implacable, ce livre a les défauts de ses qualités. Une mise à distance et une maîtrise narrative qui impressionnent, mais laissent peu de place à l'empathie. Comme s'il n'était plus possible de se considérer autrement que comme un objet. Questionnant les limites de la résilience, « À la place du mort » délivre aussi cette vérité : vivre n'est pas qu'une donnée devant laquelle nous sommes plus ou moins égaux. Ce peut être aussi une résolution. ■

« À LA PLACE DU MORT », de Paul Baldenberger (Éditions des Équateurs, 188 p.).

PAUL
BALDENBERGER
À la place du mort



Retrouvez nos coups de cœur avec Selectionnist.